

cet objet, il fit construire un vaisseau de soixante tonneaux, à peu près à deux lieues au-dessus de la Chute du Niagara. Le 7 août, 1679, ce vaisseau, avec 34 passagers, dont une grande proportion était des prêtres pour l'éducation et la conversion des Sauvages, fut lancé sur le lac Érie, et fit voile vers Mackinaw. Dans ce voyage, par une navigation incon nue et des plus hasardées, de La Salle déploya une force de volonté et un courage sans bornes, avec non moins d'adresse; il ranimait le courage de ses gens par son exemple à travers tant de fatigues et de périls, et il parvenait toujours à capter la faveur des nations et des peuplades indigènes, avec qui, on doit le mentionner à son éternel honneur, il ne fut jamais pendant sa vie entière, excepté dans une occasion, prêt d'en venir à une rupture. Il arriva à Mackinaw le 27 août, et quelques semaines après, jeta l'ancre près d'une petite île à l'embouchure de la Baie-Verte. Ici il chargea le vaisseau de pelleteries, et l'expédia vers l'endroit d'où il était parti. Mais ce fut pour lui une perte irréparable et une grande mortification, car on ne vit jamais ce vaisseau et on n'en entendit jamais parler.

Cependant n'entretenant aucun doute sur sa sûreté, il continua lui-même dans des canots à cotoyer les rivages Ouest et Sud, du lac Michigan jusqu'au St. Joseph, alors appelé le lac Miami, nom maintenant approprié à la rivière qui tombe dans l'angle sud-ouest du lac Érie. La relation de ce voyage, étant courte, peut être choisie comme un juste échantillon du talent de notre auteur pour la narration:— "Tous leurs préparatifs étant faits, ils partirent de l'île le 19 de Septembre. La nuit vint avant qu'ils eurent atteint la partie la plus proche du continent qui était à 12 milles de distance. L'obscurité augmentait, la vague s'élevait de plus en plus menaçante, et l'eau frappait en s'élevant avec fureur, même l'intérieur du canot; après mille difficultés, à force d'efforts, ils parvinrent à se tenir ensemble pendant les longues heures de la nuit, et à mettre à terre au lever de l'aurore. Ici ils furent obligés de demeurer trois jours sur un terrain nu et aride, jusqu'à ce que le lac devint calme. Un porc-épie fut le seul trophée qui récompensa les efforts fatigantes du chasseur, ce qui, dit le père Hennepin, offrit un goût agréable et savoureux à leurs citrouilles et à leur blé d'Inde. Livrant de nouveaux frères canots aux vagues, ils rencontrèrent bientôt encore de nouveaux désastres. Les nuages s'amoncèrent au-dessus de leurs têtes, les vents soufflèrent avec colère, et submergés, trempés d'eau et de grêle, ils sont heureux de pouvoir se réfugier sur un roc nu et sans végétation aucune, et d'y demeurer deux jours, sans autre abri que leurs couvertes. A la fin d'un autre jour, ils furent en un si grand danger en essayant d'aborder, que le Sieur de La Salle sauta à l'eau avec ses gens et les aida à tirer son canot sur le rivage. Son exemple fut suivi par ceux des autres canots. Ils abordèrent quelque part dans le voisinage de la rivière Milwackie."

Alors les provisions leur manquèrent, mais ils avaient vu des Sauvages, et pensèrent que leurs habitations étaient proches. Trois hommes furent envoyés avec le caducée de paix, pour chercher du blé. Ils arrivèrent à un village abandonné où ils trouvèrent une abondance de blé dont ils prirent autant qu'ils en avaient besoin, et pour lesquelles provisions ils laissèrent en échange des effets que les natifs priaient le plus.

Avant la nuit les Sauvages venaient d'une manière un peu suspecte autour des gens réunis auprès des canots, mais quand le caducée de paix fut présenté, ils se montrèrent amis, et amèrent leurs hôtes par leurs chants et leurs danses. Ils furent tellement satisfaits des effets laissés dans leurs villages que le jour suivant ils apportèrent encore du blé d'Inde, et aussi une provision de chevreuil, pour laquelle ils reçurent une récompense suffisante. Cette preuve de sympathie humaine, même chez des hommes appelés Sauvages, était un rayon de soleil dans le sentier des voyageurs fatigués.

Après quelques autres aventures de la même nature, La Salle et ses gens arrivèrent le 1er Novembre à l'embouchure du St. Joseph, où ils passeront le reste du mois. Le 3 Décembre, ils monterent la rivière dans des canots, dans le but d'arriver au portage qui conduit dans le Kankakou, ou branche orientale de l'Illinois. Le 1er Janvier 1680, ils parvinrent à l'écoulement de la rivière en dernier lieu nommée, où ils se mirent à construire un fort. Enfin après plusieurs changements, ils trouvèrent ce qu'ils appelaient une position favorable et ils érigèrent le fort St. Louis, qui peut être considéré le Quartier Général de La Salle, durant le reste de son séjour dans ces lieux. Le fidèle Tonty avait généralement le commandement durant les longues et fréquentes absences de De La Salle. Le 28 de Février, La Salle partit pour un voyage par terre jusqu'à Frontenac, maintenant Kingston, déterminé à faire de plus grands préparatifs pour son voyage de découverte sur le Mississippi. Il arriva divers incidents désagréables pendant ce long et périlleux voyage; mais le plus grand malheur qui lui arriva fut le meurtre de son fidèle compagnon, le père Gabriel, qui tomba

victime des cruels soupçons des Sauvages. Trois jeunes guerriers appartenant à une tribu en état d'hostilité avec celle dont les voyageurs avaient gagné la bonne amitié, rencontrèrent ce vénérable Missionnaire dans une de ses solitaires promenades, et l'assassinèrent de sang-froid. L'historien fait au sujet de ce triste accident les remarques suivantes:

"Ainsi périt un homme dont le caractère est loué par tous les écrivains qui mentionnent sa mort. En Europe il avait possédé des offices importants dans l'Eglise, et il fut pendant quelque temps à la tête de la mission des recollets en Canada. Il fut remarquable par ses vertus, sa piété, et ces rares qualités qui donnent à l'esprit et au cœur la sérénité et la gaieté dans les épreuves les plus sévères. Charlevoix dit qu'il mourut à l'âge avancé de 71 ans. Il avait été dix ans en Amérique, dévoué avec ardeur à la cause à laquelle il avait consacré sa vie, passant ses jours et ses nuits dans les huttes des Sauvages, se faisant pour ainsi dire membre de leurs familles, se soumettant sans murmure aux plus grandes misères qu'il endurait patiemment, et attendant avec anxiété les bénédictions célestes, pour tourner le fruit de ses travaux, au bien-être spirituel de ces simples enfans de la nature.

"Certes, il est peu d'exemples, dans l'Histoire de l'humanité, plus dignes d'admiration et de profond respect que ceux des missionnaires catholiques en Canada. Avec une sincérité de cœur, un sacrifice de soi-même, dont on peut à peine trouver le parallèle, abandonnant loin derrière eux les jouissances de la vie civilisée, privés des joies et des douceurs de toute société et de la sympathie de leurs parents et amis, et entourés de tous côtés par des dangers, des obstacles de tous genres, ils épuisaient leurs énergies dans une œuvre, pour laquelle ils ne pouvaient espérer d'autre récompense que la conscience d'avoir accompli un grand devoir qui plaisait à Dieu, comme devant éclairer l'obscurité morale et intellectuelle d'une race dégradée de l'espèce humaine. Quelques-uns furent assassinés, d'autres cruellement mis à la torture, mais ces atrocités barbares n'ébranlaient pas l'invincibilité de leurs successeurs, ne les arrêtaient pas, et ne les empêchaient pas de remplir les rangs célestes d'une manière aussi étonnante. Nous n'avons pas besoin de chercher le but, ni de nous informer des résultats; les motifs sont la preuve du mérite, et l'humanité ne peut réclamer de plus grand honneur qu'il se soit rencontré des exemples de cette nature."

En arrivant au fort Frontenac, il paraît être demeuré plusieurs mois à faire de plus grands préparatifs pour son expédition vers le sud, et aussi à faire des arrangements convenables avec ses créanciers, avec qui ses projets étendus de découvertes l'amènent quelquefois en difficulté, mais dont il satisfait les réclamations par quelques sacrifices de ses propriétés. Lorsqu'il fut entièrement préparé, il se rendit pour rencontrer ses gens, au Fort St. Louis, par la même route dans des canots, qu'il avait déjà suivie deux ans auparavant, dans le Griffon, en faisant le tour des lacs Érie, Huron et Michigan. Ayant dans ces différents voyages passé l'année 1681, il assemble ses gens au nombre de 54 à Chicago, le 4 de janvier 1682, et montant cette branche de rivière, entra dans l'Illinois par une route plus courte et plus directe que celle par lui suivie deux ans auparavant. Enfin le 6 de Février ils purent mettre leurs canots à flot sur le Mississippi qu'ils avaient si longtemps cherché. Le même jour, ils passèrent l'embouchure du Missouri, remarquable par son courant rapide et ses eaux boueuses. Le père Zénobe dont les notes de voyages sont incluses dans l'ouvrage de Leclercq "l'Établissement de la foi," donne une longue description des diverses tribus Indiennes, qu'ils trouvèrent sur les bords du fleuve, et dont ils eurent soin de cultiver l'amitié. Ils passèrent l'embouchure de la rivière Arkansas le 20 mars. Le 6 Avril ils arrivèrent à un endroit où la rivière se sépare en trois branches, bientôt après l'eau devint d'abord épaisse, et puis salée, et l'immense golfe du Mexique se découvrit devant eux. La cérémonie de la prise de possession du pays est ainsi décrite, page 103: le jour suivant fut employé à chercher un endroit, éloigné de la marée et des inondations de la rivière, sur lequel ils pussent ériger une colonne et une croix; cette cérémonie fut faite le jour suivant. Les armes de France furent attachées à la colonne, avec cette inscription: Louis-le-Grand, roi de France et de Navarre, régna; le 9 d'Avril 1682. Tous les hommes étaient sous les armes, et après avoir chanté le *Te Deum*, ils honorèrent l'occasion par une décharge de mousqueterie, et aux cris de *vive le roi!* nonobstant cette formalité et la véacité non suspecte de ce récit, il est néanmoins vrai que la vallée du Mississippi a été traversée 140 ans auparavant, par Ferdinand de Soto, un des partisans de Pizarro, avec une force d'au moins 500 hommes. (Voyez l'Histoire des États-Unis de Bancroft.)

La légère notice qui vient d'être donnée de cette Biographie, jusque au point où nous sommes arrivés est toute ensemble insuffisante pour rendre le lecteur capable de former une idée convenable de l'instruction et de l'amusement qu'on peut trouver dans ce livre. Il faut qu'il examine lui-même l'ouvrage.—

Cependant insuffisante comme cette notice a pu être pour le but que nous nous proposons, ce que nous dirons du reste de l'ouvrage doit être encore plus bref et plus court, car la nature de la notice que nous essayons, nous défend plus d'extension. Le Sieur de La Salle retourna par les différents postes sous sa charge, à St. Louis, Muekinaw et le Fort Frontenac, à Québec, d'où il mit à voile, pour La Rochelle, où il arriva le 13 Décembre, 1683. Après avoir surmonté de nombreuses difficultés, il réussit à obtenir du gouvernement quatre vaisseaux qui furent mis sous sa direction dans le but d'ouvrir un passage pour le commerce de la Nouvelle France directement par l'embouchure du Mississippi. Mais un malentendu entre lui et le commandant de la petite flotte, déranger en grande partie ses desseins, et enfin amena le projet entier à une conclusion désastreuse. Pour les particularités du voyage à St. Dominique, de la recherche faite sans succès de l'embouchure de la grande rivière, des deux malheureux voyages par terre vers l'Illinois, ainsi que de la destinée de tous les fidèles compagnons de De La Salle, il faut avoir recours au livre lui-même.

Avec ces faibles remarques, celui qui les a écrites, s'arrête; anticipant cordialement pour l'ouvrage ce qu'il mérite à tant de titres, une circulation étendue et beaucoup de lecteurs attentifs.

La notice biographique ci-dessus est attribuée au Rev. Dr. Wilkie, Membre de la Société Littéraire et Historique de Québec. De La Salle est, sans contredit, un des premiers et des plus distingués parmi tant de braves français qui vinrent planter sur les rivages du Nouveau Monde, l'étendard de la civilisation. Voilà un sujet pour la plume de nos jeunes compatriotes qui se livrent à des recherches et à des études littéraires. Quelle réflexion ne peut-on pas faire en lisant cet ouvrage, sur les malheurs des armes de France en Amérique, quand on songe que leur pavillon flottait depuis le banc de Terre-Neuve à travers l'Amérique du Nord, jusqu'au Golfe du Mexique! Il fallait toutes les guerres du XVIIe siècle, après la mort du grand roi, il fallait tous les désordres du règne suivant, pour faire perdre à la France de si vastes, de si belles et de si importantes possessions. L'Amérique était bien peu de chose pour nos ancêtres, quand ceux qui marchaient à la tête de la nation, se verraient dans la fange des plus viles et des plus mauvaises passions.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 1 FÉVRIER, 1845.

— Nous adressons la REVUE à un grand nombre de personnes de la campagne qui ne sont pas sur nos listes de souscripteurs. Si ces personnes ne nous font pas savoir, soit en renvoyant un numéro du Journal, avec leurs noms, ou autrement, il n'est que juste que nous les considérons comme abonnés.

— Nous remercions de nouveau nos amis et nos patrons pour l'accueil de plus en plus flatteur que nous recevons de toutes parts, et nous tâcherons de nous rendre chaque jour plus digne de tant d'encouragement.

— Ceux de nos abonnés qui n'auraient pas reçu quelques numéros de la REVUE, voudront bien nous le faire savoir, afin qu'on puisse de suite les leur envoyer.

HISTOIRE DE LA SEMAINE.

Le nouveau steamer de la ligne Cunard, le *Cumbria*, nous a rapporté cette semaine des nouvelles d'Europe jusqu'au 3 Janvier. Les dissensions continuent dans l'Eglise Anglicane, et ont même pris un caractère si sérieux, que le premier Ministre, dit-on, a cru nécessaire d'intervenir, et qu'il a menacé un des Evêques les plus engagés dans ces difficultés religieuses, l'Evêque d'Exeter, de faire intervenir la Reine